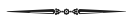


LES BISCUITS DU BONHEUR

DU MÊME AUTEUR

Les Vaches rouges ou un dernier amour, Buchet-Chastel,
2011.

DOROTHEA RAZUMOVSKY



LES BISCUITS
DU BONHEUR

roman traduit de l'allemand
par Odile Demange



BUCHET  CHASTEL

Titre original : *Babuljas Glück*.
© weissbooks.w, Frankfurt am Main 2012.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2013.

ISBN : 978-2-283-02614-4

Les vieillards sont dangereux ; ils se moquent bien de ce qui peut arriver après eux.

George Bernard SHAW

Un

Mais qu'est-ce que je fais là ? L'avion, ronflant et gémissant, s'était à peine ébranlé sur le tarmac, rendant tout retour impossible, quand j'ai sombré dans une profonde mélancolie. Ma fuite précipitée de la maison de retraite ne témoignait-elle pas d'un excès d'émotivité dont je m'étais bien gardée toute ma vie ? Que m'arrivait-il ?

Partir, c'est mourir un peu, dit-on. C'était sans doute un peu exagéré dans ma situation, excessivement théâtral même. Sans doute étais-je tout simplement épuisée par ce départ mouvementé. Ne prétend-on pas que lorsqu'on part en vacances, c'est la première heure de conduite qui est la plus dangereuse parce que la tension de la maison à fermer, des bagages à préparer, de la voiture à charger se relâche d'un coup et que les derniers motifs d'inquiétude vous envahissent l'esprit : as-tu bien pensé à couper le gaz, à sortir les poubelles, à baisser le chauffage ?

J'étais à l'abri de ces soucis-là, puisque la résidence pour personnes âgées que j'avais quittée à la hâte s'occupait de tout. J'avais aussi laissé la chienne entre de bonnes mains.

Ah, petite Cora, c'est la première fois que nous sommes longuement séparées ; comment supporteras-tu mon absence ?

J'avais une place côté couloir. Mon voisin commandait un whisky après l'autre. Il a fini par se mettre à ronfler et sa tête qui empestait la fumée de cigarette est retombée sur mon épaule. En roulant des yeux désespérés, j'ai essayé d'attirer l'attention de l'hôtesse sur cette situation embarrassante, mais son regard m'a traversée comme si j'étais invisible, un comportement que je connaissais bien pour l'avoir moi-même pratiqué à la maison de retraite. Ne pas voir les gens, ah oui, j'étais devenue très forte à ce petit jeu-là.

Après quelques heures qui m'ont paru interminables bien que je me sois assoupie un moment, nous avons atterri quelque part. J'étais complètement ankylosée et j'ai eu un mal du diable à me lever. J'aurais préféré rester assise en attendant que la cohue vers la sortie ait un peu reflué, mais mon voisin intoxiqué à la nicotine était bien décidé à gagner la porte le plus vite possible. Ce n'est qu'arrivée dans le hall que je me suis rappelé que ce n'était qu'une escale pour moi et que j'étais encore loin d'avoir atteint ma destination. J'avais beau avoir entre les mains tous les prospectus imaginables, je n'ai pas tardé à constater les limites de la prévisibilité des chiffres et des données qui y figuraient. La Providence m'ayant conduite dans une immense salle d'attente, j'aurais pu repenser avec une muette satisfaction à la fascination de mon mari pour les théories des systèmes complexes quand, pour la première fois, celle du chaos avait fait l'objet d'un débat public. S'il avait déjà rêvé par le passé de collaborer étroitement avec des scientifiques, physiciens de préférence, dans le cadre de son

séminaire de philosophie, cette envie en avait été encore exacerbée.

Eh oui, dans cet aéroport, tu aurais pu, mon merveilleux Silène, étudier concrètement les effets d'un comportement chaotique où la moindre modification des valeurs initiales entraîne des développements parfaitement inattendus et totalement irrationnels. J'aurais dû m'en amuser, je l'ai dit, mais j'étais trop épuisée, presque au bord des larmes même, quand un ange en uniforme s'est soudain matérialisé devant moi et m'a glissé d'autres papiers dans la main. J'ai fini par trouver le bon guichet dans le hall des vols intérieurs, et j'ai pu m'y débarrasser une nouvelle fois de mes bagages.

J'ai eu une pensée émue pour l'employé de banque qui, avant mon départ, m'avait recommandé d'emporter le plus grand nombre possible de billets de un dollar. On en a toujours besoin pour les pourboires et ce genre de choses, m'avait-il expliqué. N'oubliez pas que la plus petite coupure en euros est un billet de cinq, une somme généralement trop importante. Inutile de donner des pièces aux Russes, ils ne peuvent rien en faire, aucune banque ne les accepte là-bas.

Je ne sais pas comment je me serais débrouillée sans lui, sans chariot, je veux dire. Le douanier n'avait manifesté aucun intérêt pour le contenu de mes valises. Il devait estimer qu'une vieille dame qui voyage seule est forcément inoffensive. J'en ai pris bonne note – on ne sait jamais.

J'ignore comment et quand je suis arrivée à Barnaoul. J'étais tellement exténuée et tellement chamboulée par le décalage horaire, cinq heures au moins, que tout m'était désormais indifférent. Je me suis laissée décharger, littéralement, car dans ma tête, il n'y avait plus guère de différence

entre mes bagages et moi. J'ai fini par repérer un car à destination de Slavgorod, but officiel de mon voyage. J'avais réservé une chambre à l'hôtel Intourist, prétendument le meilleur établissement de la ville, et on m'avait délivré un reçu.

Le type de la réception a tourné et retourné inlassablement le papier entre ses doigts et m'a jeté un regard interrogateur. Peut-être était-il incapable de déchiffrer les caractères latins. Ou bien attendait-il simplement un pourboire. D'accord. Je me suis laissé fléchir et le billet que je lui ai glissé a eu l'air de le contenter, car d'un coup, il est devenu extrêmement serviable. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était, chez moi, à Moscou ou ici. Cela faisait-il deux jours que j'étais partie, ou bien déjà trois ? Je me suis retirée dans ma chambre avec un gobelet de thé fumant mais je me suis endormie avant qu'il n'ait suffisamment refroidi pour pouvoir être bu.

Deux

Des pommes de terre sautées au petit déjeuner, ça pourrait encore passer. Mais accompagnées d'une quantité impressionnante d'oignons et de lard, comment mon estomac si sensible allait-il réagir ? Comme je m'étais réveillée avec une faim de loup, je me suis jetée dessus. De vrais paysans, me suis-je dit : se remplir correctement la panse le matin, faire le plein de calories avant une longue journée de labeur. Des cornichons rendraient peut-être ce copieux repas un peu plus digeste. Comment dit-on cornichons en russe ? *Gourki*, *gourtsi*, non, *ogourtsi*. *Ogourtchiki*, *da* ? La serveuse avait compris. *Minoutitchkou*. Déjà, elle m'en apportait quelques-uns sur une assiette. Ils avaient un goût très différent de ce à quoi je m'attendais ; mais délicieux.

Peut-être tout ici sera-t-il complètement différent de ce à quoi je suis habituée ; cette idée m'a traversé l'esprit. N'avais-je pas déjà remarqué lors de précédents voyages en compagnie de mon époux si cultivé qu'en tant que téléspéctateur régulier et lecteur assidu de la presse et même, éventuellement, de quelques livres, on emporte toujours avec soi un bagage de connaissances censées nous aider à voir et à

comprendre ce qu'il faut mais qui, en réalité, nous en empêchent ? Comme si on se trouvait dans une cloche de plongée, on s'immerge dans le flot de nouvelles impressions sans pouvoir s'extraire de la structure d'acier dans laquelle on est enfermé et qui ne nous ouvre qu'un étroit hublot sur l'extérieur.

Pardon, madame. Une voix a interrompu le cours de mes pensées. *Vous permettez ?*^{*1} Ce n'étaient pas des avances ; cet homme courtois qui répandait un agréable parfum d'après-rasage et portait un pull à col roulé me demandait simplement le sel. Je lui ai répondu en français, à sa grande surprise. Et nous avons engagé la conversation. Il m'a demandé ce qui m'avait conduite ici. Constatant que j'aurais du mal à répondre sans me ridiculiser à cette question pourtant fort simple, j'ai bégayé, embarrassée, que j'étais venue voir des amis dont j'avais fait la connaissance en Allemagne. Ce qui n'était pas faux, après tout. Et lui ? Il était ingénieur chez EDF et se rendait de Tomsk à Semipalatinsk, au Kazakhstan. Il s'occupait du réenrichissement de déchets nucléaires français, entreposés par tonnes à Seversk, à l'air libre. Je n'étais pas sûre d'avoir bien compris. Il s'est mépris sur le sens de mon regard interrogateur et a immédiatement entrepris de se justifier avec la dernière énergie : il ne s'agissait pas de détritius au sens propre, mais de matériaux usagés recyclables, m'a-t-il assuré. De plus, tout ce processus était parfaitement légal et sans danger. Ce n'était même pas un secret, pas le moins du monde. L'absence de communication officielle à

1. Les expressions en italique suivies d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

ce sujet était uniquement due à la puissance du lobby anti-nucléaire de l'Ouest. Il m'a bombardée de détails techniques que je n'étais pas seulement incapable de comprendre à cause de ma méconnaissance du langage spécialisé. Le sujet m'intéressait par ailleurs très moyennement.

Je l'ai interrompu : J'ai soif. Pas vous ? Nous avons commandé deux bières. La serveuse nous a apporté deux canettes sans verres. Elle n'avait malheureusement pas d'ouvre-bouteilles. J'ai fouillé dans mon vaste sac à main et en ai extrait un couteau suisse qui a rapidement réglé le problème. *À votre santé !** Nous avons trinqué.

Qu'aurais-tu dit de cela, mon cher Silène, si tu avais vu ta respectable épouse, à plusieurs milliers de kilomètres du nombril de notre monde, boire de la bière à la bouteille de bon matin dans un restaurant obscur en compagnie d'un parfait inconnu ? Aurais-tu été choqué ou amusé ? Je te remercie en tout cas pour ce beau canif que tu ne m'as sans doute pas légué explicitement, mais que j'ai réussi à récupérer juste à temps dans le tiroir de ta table de chevet. Un cadeau tout à fait judicieux. Ta fille ne s'en serait certainement pas dessaisie de bon gré, et pourtant elle n'en aurait jamais eu autant besoin que moi en cet instant.

Trois

Je n'aurais jamais cru qu'un demi-litre de bière pouvait me remonter le moral à ce point. Soudain, mon entreprise ne m'a plus paru complètement extravagante mais au contraire tout à fait raisonnable et réalisable sans grandes difficultés. Je connaissais le nom du garçon et je savais à peu près où le trouver. J'avais été un peu surprise sur le moment qu'en me parlant de son village, il mentionne explicitement une nouvelle laiterie que le gouvernement allemand avait offerte au raïon de Halbstadt. Peut-être avait-il cherché – une malice qui ne m'aurait pas étonnée de sa part – à me livrer ainsi un petit indice. Qui sait ? Non. Il ne pouvait évidemment pas se douter que je viendrais le chercher jusqu'ici et lui rendre visite.

Quoi qu'il en soit, je suis retournée à la réception et j'ai demandé au patron de l'hôtel s'il connaissait cette laiterie. J'ai dû commencer par consulter mon dictionnaire, qui m'a indiqué *molotochnoïe tchozaïstvo*, littéralement l'« industrie laitière ». J'aurais quand même dû trouver ça toute seule. Pourquoi avais-je été si paresseuse au lycée, pourquoi avais-je négligé ma troisième langue vivante au point qu'il ne m'en

restait plus que de pitoyables vestiges ? (Je sais bien pourquoi, j'avais d'autres chats à fouetter, j'étais follement amoureuse, et pas d'un Russe malheureusement.) J'ai dû m'y prendre à deux fois pour me faire comprendre. *Molotochnoïe tchozaïstvo*, a-t-il répété. *Novoïe*, nouvelle ? Oui, évidemment un *o* non accentué sonnait presque comme un *a*. *Da, da*. Il m'a conduite devant une carte murale, m'a montré d'abord l'endroit usé, luisant de graisse, qui marquait l'emplacement de Slavgorod, et de là, a légèrement fait glisser son doigt vers le nord. Je n'étais pas très sûre de l'échelle ; il pouvait s'agir de quelques kilomètres aussi bien que de plusieurs centaines.

La Russie est tellement vaste, avais-je lu un jour, que l'âme est impuissante à l'appréhender. L'impression de liberté qui me grisait soudain était-elle due à ce premier aperçu d'immensité ? Ou étais-je simplement un peu pompette ? Je me sentais comme une perruche qui s'est envolée de sa cage. Je ne savais pas encore si cette nouvelle ivresse s'accompagnerait d'un sentiment d'insécurité. Jusque-là, après tout, j'avais toujours disposé de tout le nécessaire dans ma volière. La mangeoire avait été bien remplie ; l'abreuvoir aussi.

La grande liberté t'avait toujours paru plutôt suspecte, mon Silène. Tu préférerais les petites libertés, pas vrai ? Et tu ne t'en es pas privé, d'ailleurs. À grande liberté, grande responsabilité. C'était peut-être ce qui t'effrayait, non ? Je ne te comprendrai jamais vraiment. Et puis à quoi bon ? Je n'ai jamais vraiment cherché à te percer à jour. Pendant les longues années qui ont précédé notre mariage et durant quelques autres encore par la suite, j'ai pris la quasi-intégralité de tes défauts pour des vertus, incapable que

j'étais de remettre en cause ton autorité. Et pourtant, c'était cette éternelle immaturité que j'aimais en toi ; cette maladresse dans tout ce qui relevait de la vie pratique. L'image même du professeur distrait, alors que ton comportement ne faisait peut-être que refléter que tu avais toujours vécu en enfant gâté, qui ne faisait que ce qu'il avait envie de faire à l'instant présent.

Hé, *dievotchka*. L'hôtelier m'a tapoté l'épaule du bout des doigts. Vous voyez, là, dehors, le gros camion-citerne ? C'est le camion de la laiterie. Il ne passe pas tous les jours. Voulez-vous que je lui demande s'il peut vous emmener ? Il ne me restait pas beaucoup de temps pour faire mes bagages, alors je n'ai pris que le strict minimum. Dans certaines circonstances, mieux vaut ne pas se creuser la tête et ne pas soulever trop longtemps les avantages et les inconvénients d'une décision. Dans l'instant qui a suivi, ma seule préoccupation a été de savoir comment j'allais grimper sur le siège surélevé de la cabine du camion avec ma longue jupe de loden. Et voilà que sans me laisser le temps de dire ouf, deux hommes m'ont prise de part et d'autre sous les aisselles et d'une puissante traction m'ont soulevée sans façon et reposée sur mon postérieur. L'hôtelier m'a adressé un signe amical, tandis que le chauffeur coinçait son ventre derrière le volant et démarrait.

Pendant longtemps, il n'a pas dit un mot. Je me cramponnais à ma canne, comme si elle pouvait me fournir un appui, car il n'y avait pas de ceinture de sécurité. Fascinée, je regardais par la vitre. Je n'avais pas encore repéré la moindre habitation humaine ; la large route, presque déserte, se déroulait devant nous, coupant une vaste plaine herbeuse

sans arbres. Une steppe brun-vert, rien que la steppe, du russe *step*, à moins que ce ne soit l'inverse ?

Dalekó ? C'est encore loin ? Ma question avait rompu le silence. Tu peux parler allemand, m'a-t-il dit. Moi, Allemand. Vous êtes d'ici, de la région ? Quelle question idiote, d'où aurait-il pu être ? Non, il n'était arrivé que récemment du Kazakhstan, mais ses parents étaient originaires de la région de la Volga, m'a raconté le barbu dans un allemand singulier qui ressemblait à un dialecte wurtembergeois. Mais pas question de rester ici pour toujours, sa famille et lui attendaient de pouvoir partir en Allemagne. À Karaganda, la ville d'où il venait, la vie était devenue très difficile pour les Allemands. Les enfants étaient obligés d'apprendre le kazakh à l'école. Ici, à Halbstadt, beaucoup de jolies petites maisons étaient vides, elles avaient été construites ou rénovées avec des fonds du gouvernement allemand, pour que les Allemands restent sur place. Mais ils étaient presque tous partis. Maintenant, même le directeur de la laiterie, son patron, était un Russe.

Il a freiné brutalement. Excusez-moi. Faute d'arbre, il s'est dissimulé derrière son camion. S'il avait su depuis combien de temps ma vessie me tourmentait et à quel point je maudissais la bière dont je l'avais remplie ! Je ne pouvais pas descendre, car je ne serais jamais arrivée à remonter par mes propres moyens, avec mes os fragiles. Mon corps mal en point, usé, ce corps dont je suis prisonnière, ne limite-t-il pas d'emblée ma toute nouvelle liberté ? Ne suis-je pas tout bonnement trop vieille pour me lancer dans une telle aventure ? Pourvu, pourvu que nous arrivions bientôt ! Ça m'a fait rire. Je me suis rappelé que quand j'étais petite, je m'étais

trouvée un jour dans une situation similaire et que je m'étais fourré en tête qu'il ne pouvait rien m'arriver de fâcheux, puisque j'étais assise dessus. Ça avait marché un moment...

Enfin, j'ai distingué un petit groupe de bouleaux pleureurs et de mélèzes. Le feuillage jaune étincelait. Comment, déjà l'automne ? Où était donc passé l'été ? Et puis j'ai aperçu à l'horizon une chaîne de petits points brun-rouge qui grossissaient. J'ai tendu le bras dans leur direction. Les vaches, m'a-t-il expliqué. Beaucoup de vaches, de bonnes vaches, du lait gras.

Les vaches de Vova, la preuve qu'il n'avait pas menti quand il les dessinait et les décrivait avec un soupçon de nostalgie. Personne n'avait voulu le croire, parce que tous ces spécialistes de la santé, de l'éducation, de la formation, de l'intégration et de tout le toutim s'étaient depuis longtemps fait une autre image de lui et de son passé.

Quatre

Où ? Eh oui, où ? Si seulement je le savais ! Famille Wagner. Devant un édifice qui avait tout l'air d'un vieux gymnase, il m'a aidée à descendre de mon trône. Il a refusé l'argent que je lui offrais. Mieux vaut avoir cent amis que cent roubles. J'avais déjà entendu ça quelque part. Mais reverrais-je un jour ce nouvel ami ? Là, l'église, m'a-t-il dit. C'est dimanche ? Cette question a dû achever de le convaincre que cette pauvre vieille avait perdu la boule.

Il n'a pas eu à chercher longuement sa réponse : la porte du bâtiment s'est ouverte sur un homme en soutane noire qui tendait la main à tous ceux qui le suivaient. Je me suis précipitée vers lui de toute la vitesse de mes pauvres jambes boiteuses, ankylosées par cette longue station assise. Il fallait que j'aille aux toilettes de toute urgence. Vous parlez allemand ? Oui, bien sûr. Je peux faire quelque chose pour vous ? Je cherche la famille Wagner. Connais pas. Mais demandez donc à Mme Schuster, elle connaît tout le monde par ici. Martha, viens voir ! Tu connais les Wagner ? Bien sûr, c'étaient des voisins. Mais viens, entre. Nous allons servir la soupe à ceux qui viennent de loin. Tu peux manger avec nous.

À mon grand soulagement, j'ai aperçu une porte latérale qui ne pouvait mener qu'à des cabinets. En les rejoignant, j'ai essayé de surmonter l'effroi qui m'avait saisie en entendant cette femme parler des Wagner au passé. *C'étaient* des voisins. Quand j'ai regagné la salle, Mme Schuster s'est dirigée vers moi avec une écuelle de terre fumante et s'est assise à mes côtés. Je m'appelle Marfa, Martha pour les Allemands, et toi ? Maria. Ça fait longtemps que les Wagner ont émigré, a-t-elle dit. Seule la grand-mère est restée. Elle est morte récemment. Une très bonne amie ; elle n'a laissé que des regrets. Et le garçon, vous avez eu de ses nouvelles ? Ah, maintenant que tu le dis, il paraît qu'il est revenu. Il a dû être bouleversé, le pauvre gosse, d'arriver trop tard pour revoir sa Baboulia. Elle était tout pour lui. Oui, il faut absolument que je le retrouve. Qui vivra verra, a-t-elle dit. Moscou ne s'est pas fait en un jour. Tu sais quoi, Macha, tu n'as qu'à venir chez moi pour le moment.

Cette femme attendrissante m'a effectivement conduite chez elle, dans sa minuscule maison de bois. Elle m'a aménagé un coin où dormir dans sa chambre, un lit de camp qui allait se révéler nettement plus étroit et plus dur qu'une couchette de vieux wagon-lit. Mais grâce aux bonnes nouvelles de Vova et à mon épuisement, je n'ai pas tardé à dormir aussi profondément que mon hôtesse qui ronflait tout bas.

Jamais, ai-je eu le temps de penser avant de m'assoupir, je n'aurais accueilli une Russe inconnue chez moi avec une cordialité aussi naturelle. Et je ne lui aurais certainement pas fait un lit dans ma propre chambre, juste à côté du mien. J'avais entendu parler de l'hospitalité slave, bien sûr, mais

j'imaginai plutôt un défilé à n'en plus finir de plats et de boissons qu'on obligeait les invités à ingurgiter malgré leurs protestations parce qu'ils savaient pertinemment que cette profusion compromettrait le budget du ménage pour plusieurs semaines.

Quand je me suis réveillée, Martha n'était plus là. Elle avait fait du thé qu'elle avait laissé au chaud dans l'autre pièce, sa cuisine-salle de séjour, sous un cache-théière croché accroupi sur la table de la cuisine comme une poule couveuse. À côté, un billet : « Bonjour, je reviens tout de suite. » Cette marque d'affection m'a réchauffée autant que le thé brûlant et j'ai rapidement retrouvé toute mon énergie à l'idée de la nouvelle journée aussi passionnante qu'épuisante qui m'attendait sûrement.

Cinq

Elle est revenue environ deux heures après mon réveil. Maintenant, il faut prendre des forces, a-t-elle dit en sortant un pain de mie noir enveloppé d'un tissu de couleur. Il sentait bon, il était encore chaud. Vous avez une boulangerie ici ? Non, au village voisin, nous, nous avons eu laiterie. Le pain, j'ai fauché à la cuisine du kolkhoze. On peut dire fauché, oui ? C'était le mot préféré de Walter. Qui était Walter ? Mon mari. Lui prisonnier de guerre, moi infirmière. Il s'est marié, il est devenu russe. Ça fait des années qu'il est mort. Et toi, Martha, tu es devenue drôlement allemande au cours de ta vie avec Walter, ai-je pensé. Faucher à la façon des lansquenets. Se débrouiller. Mais non, les Russes connaissent forcément le système D, eux aussi.

Martha m'a raconté dans le détail comment elle avait fait la connaissance du beau lieutenant allemand soigné à l'infirmierie du camp de prisonniers ; elle était tombée amoureuse de lui et ils s'étaient mariés très vite pour qu'il puisse sortir du camp. Sur le coup, ils avaient pensé que c'était la meilleure solution. Mais ensuite, après la visite d'Adenauer, quand les prisonniers allemands avaient pu rentrer chez eux,

il avait été obligé de rester, parce qu'il était devenu citoyen russe en l'épousant. Finalement, quand les Russes d'origine allemande avaient été autorisés à quitter le pays et qu'il avait voulu remplir une nouvelle fois les papiers nécessaires, il était tombé malade puis il était mort. Pas d'enfants. Maintenant, moi seule. C'est destin, a-t-elle dit, et elle a baissé les yeux d'un air soumis au lieu de les lever vers le ciel avec colère. Je me suis demandé si elle se rendait vraiment à la volonté divine avec autant de docilité qu'elle le feignait.

Quel âge peut-elle avoir ? Si tout ce qu'elle dit est vrai, elle doit avoir quelques années de plus que moi. Elle n'était sûrement pas infirmière diplômée, mais tout de même. Elle est encore drôlement en forme – je ferais bien d'en prendre de la graine.

Malgré tout l'intérêt de son récit, je n'ai pu refréner mon impatience et j'ai laissé échapper : Et Vova ? Tu n'as rien appris de plus à propos de Vova ? Elle avait demandé à plusieurs personnes de bien vouloir l'aider à le trouver et de le prévenir qu'il fallait absolument qu'il prenne contact avec elle le plus rapidement possible. Elle avait une nouvelle importante à lui annoncer. Elle n'avait pas voulu en dire plus.

À la manière dont elle s'est levée, dont elle est allée tisonner l'âtre, fouiller dans un tiroir, ranger deux ou trois objets et mettre de l'eau à chauffer pour le thé alors qu'elle venait d'en préparer une nouvelle théière, j'ai eu l'impression que l'attente lui pesait, à elle aussi. Je m'en voulais d'avoir interrompu le flot de son discours et comme de toute évidence elle n'avait pas l'intention de reprendre la parole tout de suite, j'ai parlé de moi.

Je lui ai raconté que j'étais, moi aussi, une veuve sans enfant, mais que j'avais en revanche une belle-fille qui, avec son compagnon, m'avait tellement empoisonné l'existence que j'étais allée de mon plein gré me réfugier dans une maison de retraite. Professionnellement, j'avais dû me contenter d'être secrétaire bilingue parce que ma mère n'avait pas voulu que je passe le bac. Elle estimait qu'une fille n'avait pas besoin d'autre chose que du brevet, suivi d'un apprentissage ou d'une formation dans le domaine social : sage-femme, puéricultrice, assistante médicale, ce genre de choses. Et son compagnon, l'homme avec qui elle vivait en concubinage parce que mon père avait été porté disparu pendant la guerre mais n'était pas officiellement mort, avait pleinement soutenu cette position. Oui, une fille devait apprendre à faire la cuisine, la pâtisserie, le repassage, acquérir toutes les compétences qui pourraient lui être utiles un jour dans son rôle de mère de famille. Pas question de retirer les vrais emplois aux hommes, chargés de pourvoir aux besoins de leur femme et de leurs enfants. À l'issue de longues discussions entrecoupées de larmes, ma dernière institutrice était arrivée à les convaincre de m'autoriser l'étude des langues. J'étais une intellectuelle, leur avait-elle expliqué, pas une manuelle. Je tenais probablement ça de mon père, un géologue de renom qui s'intéressait beaucoup à la philosophie. En tout cas, j'avais passé mon temps à lire tout ce que je pouvais trouver dans ce domaine, ai-je expliqué, ce qui avait suffi à me faire accepter sans réfléchir le poste de secrétaire d'un éminent philosophe, malgré un salaire de misère, largement inférieur à celui que je touchais dans la société commerciale où je travaillais auparavant. Mais que pouvait comprendre Martha à ce long monologue ?

Par précaution, j'ai préféré embrayer sur mon schnauzer noir, à qui je devais d'avoir fait la connaissance de Vova. Je me demandais si je devais évoquer ses difficultés au collègue et avec les autorités ou s'il valait mieux les passer discrètement sous silence, quand j'ai remarqué qu'elle n'était pas concentrée. Bien sûr, elle hochait la tête courtoisement, mais elle n'écoutait pas vraiment. Elle avait l'oreille tendue vers autre chose. Quand nous avons effectivement entendu taper tout doucement à la porte, Martha m'a jeté un regard rempli d'espoir, elle s'est levée et elle est allée ouvrir.

Six

Quand Vova m'a vue, il s'est figé. Son teint est passé d'une pâleur extrême au rouge brique. Je me suis levée pour aller vers lui, mais il avait déjà bondi. Il s'est littéralement jeté sur moi et m'a enlacée de ses longs bras, minces comme des tentacules de pieuvre. Allons, Vova, ça suffit ! Voilà ce que j'ai failli dire en me dégageant de son étreinte. Mais j'ai remarqué alors qu'il tremblait. Et qu'il empestait.

Mon petit, mon petit, tu n'as pas dû manger correctement depuis des semaines, et tu ne t'es pas lavé. Ta veste militaire est raide de crasse. Qu'est-ce que je vais faire de toi ? J'ai caressé ses cheveux blond vénitien ébouriffés et je l'ai serré dans mes bras à mon tour. Il s'est mis à sangloter violemment. Et moi qui ai toujours eu du mal à supporter les effusions... Voyons, Vova, calme-toi. Assieds-toi et commence par prendre une tasse de thé. Et puis il faut absolument que tu manges quelque chose ; ça te fera du bien. Ensuite, tu me raconteras tout, d'accord ? Point par point.

Baboulia est morte, a-t-il bégayé. Je sais, c'est pour ça que je suis là. Baboulia est morte, la vache a disparu et ma mobylette aussi : ces informations ont jailli en phrases entrecoupées.

Et votre maison ? Elle est vide ou est-ce que des étrangers s'y sont installés ? Elle a l'air abandonnée. Mais je n'y suis pas entré, je n'ai pas la clé. En plus, j'ai peur d'y aller. Il doit manquer tant de choses. Baboulia surtout...

Oui, bien sûr, Baboulia. J'ai eu ton père au téléphone. Il m'a dit que ça faisait plusieurs semaines déjà qu'elle était morte. Mais il était déjà trop tard. Tu avais disparu. Je t'ai cherché longtemps. Pourquoi ne t'es-tu pas confié à moi ? J'aurais tellement voulu t'aider, tu sais.

Vous dites ça maintenant. Mais personne n'aurait pu comprendre que je veuille quitter votre merveilleux pays et tout son luxe pour revenir vivre ici. Pas plus vous que les autres. Évidemment, c'était surtout ma grand-mère qui me manquait. Mais aussi les bêtes, de vrais amis, le ciel immense, l'espace, la liberté...

Il avait raison : chez nous, personne n'aurait eu l'idée d'associer liberté et Sibérie, un nom qui depuis des siècles était le symbole même de l'exil dans des camps pénitentiaires meurtriers. C'était en Sibérie qu'on envoyait les serfs rétifs, les intellectuels dissidents ou les minorités suspectes d'agitation. Et ce Vova qui fuit l'Occident libre pour choisir la liberté sibérienne – ridicule, complètement ridicule.

Allons, mon petit, raconte.

Sept

Était-ce le récit de Vova ou les oignons qu'elle éminçait qui faisaient couler les yeux de Martha ? Que ce soit la curiosité ou son sens de l'hospitalité qui l'ait incitée à préparer une soupe roborative et à rester ainsi à proximité de nous, elle n'en laissait rien paraître. Du coin de l'œil, je l'observais non sans admiration s'activer habilement et prestement, saisir les bulbes finement tranchés sur les braises du feu ouvert, y mélanger des tomates en conserve et faire cuire le tout pour obtenir une épaisse purée. Elle y a ajouté de l'eau – qui est entrée en ébullition en sifflant – et a jeté finalement dans son bouillon une grande quantité de chou blanc haché menu. Puis elle a posé la casserole sur le bord du fourneau, l'a couverte et à l'aide d'un crochet a remis le rond de fonte sur le trou. *Chvatit.*

Oui, ça suffit, ai-je pensé. File maintenant et laisse-nous tranquilles tous les deux. Elle s'est effectivement éclipsée dans sa chambre, mais ce n'était pas pour y prendre son manteau et aller faire un tour. Elle en est ressortie rapidement en brandissant un petit objet métallique. La voilà, Vova, la clé de chez toi. *Pochli*, allons-y tout de suite.

Nous avons découvert un capharnaüm étrangement ordonné. Les placards étaient grands ouverts, tous les tiroirs avaient été vidés, toutes les étagères débarrassées. Pourtant, les livres et les autres objets n'étaient pas éparpillés par terre, ils étaient soigneusement empilés sur le plancher ou sur la table.

Qu'est-ce qui s'est passé, tante Martha ? C'est alors que je me suis rendu compte que Vova ne lui avait pas adressé la parole jusqu'à présent. Même pas bonjour. C'est la police ; j'ai seulement essayé mettre un peu ordre. Tu cherchais quelque chose ? Chercher quoi, tu crois ? Elle était plantée là, bravache, les mains sur les hanches. À quoi bon tout ranger après ?

Parfaitement exact. La maison ne resterait pas vide longtemps, c'était certain. Mais à présent, Vova était là. Était-elle vraiment à lui, comme Martha l'avait laissé entendre, ou appartenait-elle au kolkhoze ? D'ailleurs, avait-il envie de rester ici, maintenant que sa Baboulia avait quitté leur vie à tous les deux ? J'aurais bien voulu discuter de tout cela avec lui, mais c'était impossible en présence de cette fouinarde de Martha. Pourquoi me portait-elle sur les nerfs à présent, alors qu'elle m'avait accueillie de façon si touchante et que j'aurais dû lui en être profondément reconnaissante ? Était-elle vraiment aussi dévouée qu'elle voulait le faire croire ? Poursuivait-elle un objectif bien précis ? Avait-elle l'intention de s'approprier cette maison qui, pour être minuscule selon les critères européens, n'en était pas moins nettement plus belle et plus spacieuse que la sienne ? Ou était-elle venue chercher autre chose, comme semblait le soupçonner Vova ? De quoi pouvait-il bien s'agir ?

Je me suis soudain rappelé qu'il fallait que je m'occupe de mes bagages que j'avais laissés à l'hôtel. Le propriétaire avait pris l'empreinte de ma carte de crédit, et de toute façon, plusieurs nuits avaient été réglées d'avance, à la réservation. Mais je ne pouvais tout de même pas me trimbaler pendant des jours et des jours dans les mêmes vêtements. Pas de problème, m'a rassurée Martha, il n'y a qu'à demander à Mikhaïl de rapporter ça la prochaine fois qu'il ira à Slavgorod. En attendant, je peux te prêter ce dont tu as besoin.

Non, c'est moi qui m'en occupe. Vova est intervenu avec une étonnante fermeté. Madame le professeur va loger ici, chez moi, n'est-ce pas ? Il m'a jeté un regard presque suppliant. Vova, je t'en prie, arrête ces simagrées de madame le professeur. C'est l'aide-soignante autrichienne de la maison de retraite qui tenait à ce que je vous appelle comme ça. Je m'appelle Maria. Maria Schmückle. Madame Schmückle ? Personne ici n'arrivera à prononcer un nom pareil. On ne peut quand même pas vous appeler simplement Maria, ce ne serait vraiment pas poli. Vous n'avez pas d'*otchestvo*, de patronyme ? Comment s'appelait votre vieux père ?

Mon vieux père ? Je ne sais même pas s'il a été vieux un jour, ai-je songé. La dernière fois que nous avons eu de ses nouvelles, il venait d'avoir trente-cinq ans. Ensuite, il a été porté disparu, quelque part loin du front, ici, en Sibérie. Peut-être était-il déjà mort à l'époque ? Mais peut-être aussi a-t-il trouvé refuge quelque part où il a réussi à survivre, comme ce Walter avec sa Martha ? Et si Walter avait déjà une femme en Allemagne, des enfants ? C'est quand même fou que la vieille femme que je suis ne puisse se représenter son géniteur que sous les traits d'un jeune homme !

Heinrich. Il s'appelait Heinrich. Ici, on dit Guenritch. Maria Guenritchovna, ça ne sonne pas si mal, qu'est-ce que vous en pensez ? Alors, Maria Guenritchovna, puis-je vous offrir ma chambre ? Et toi, tu dormiras où ? Ici, sur le banc du poêle, ça ira très bien. J'avais remarqué la porte d'une autre pièce, à laquelle personne, apparemment, n'osait toucher. Sans doute la chambre de Baboulia.

Il faisait encore bien froid dans la maison. Le tiroir sous le gros poêle de faïence ne contenait que des éclats de bois, des esquilles. Je vais chercher des bûches, a annoncé Vova. Il est revenu presque immédiatement. Il n'y en a plus. Où est-ce qu'on peut acheter du bois ? Acheter du bois ? Ils m'ont regardée tous les deux d'un air ahuri. Ah, Macha, tu penses comme mon Walter. Tout acheter et vendre, vendre ou acheter. Le kolkhoze appartient à nous tous, tu comprends ? Tu peux prendre et partager ou échanger, mais rien acheter. Moscou est loin...

Vova était ressorti. J'ai entendu des coups énergiques, presque furieux. *Bojé moi !* Il va casser l'appentis. Bientôt, les flammes se sont élevées. En attendant, il fait chaud, nous manger le *chtchi*. C'est à contrecœur que nous avons accepté l'invitation de Martha, mais sa soupe au chou brûlante nous a bien revigorés.